

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: Science et foi
Autor: Carrara, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SCIENCE ET FOI

„Est-il possible de concilier, dans une synthèse supérieure, le besoin logique qui attire l'âme moderne vers la science et le besoin psychologique qui la porte vers la foi?“

„Fides est argumentum rerum non apparentium.“

Si cette question n'est pas aussi vieille que l'humanité elle-même, elle date sans doute du jour où le besoin de connaître s'est éveillé dans l'esprit humain et où, en même temps qu'il l'éprouvait, l'homme concevait l'impossibilité de le satisfaire. Depuis ce jour, la curiosité humaine, insatiable parce que l'esprit est essentiellement actif, s'est abreuvée à deux sources, qui n'ont ni l'une ni l'autre apaisé sa soif : la science et la foi, le rôle de l'une finissant où le rôle de l'autre commence, et sans qu'il soit possible de dire laquelle a „commencé“.

Depuis ce jour-là aussi, l'esprit humain a éprouvé le besoin d'une conciliation, „dans une synthèse supérieure“, de ces deux puissances, insuffisantes lorsqu'elles agissent séparément, efficaces peut-être si elles pouvaient se réunir et combiner leurs efforts. Cette conciliation a été plus d'une fois tentée ; les plus grands esprits y ont échoué : Bossuet et Leibniz au dix-septième siècle, Auguste Comte au dix-neuvième en sont des preuves illustres. Faut-il dire, aussi, „affligeantes“ ? Ce qu'on peut dire, du moins, c'est que, si cette conciliation était, d'aventure, impossible, et contraire à la nature des choses comme à l'humaine nature, il ne servirait à rien et il serait déraisonnable de s'en affliger.

* * *

Mais la question même est-elle bien posée, et est-il légitime de distinguer „le besoin logique“ qui attire l'âme moderne vers la science, et „le besoin psychologique“ qui la porte vers la foi ? Qu'il me soit permis, d'abord, d'examiner les données et les termes du problème, afin de savoir si, tel qu'il est établi, il vaut la peine d'entreprendre de le résoudre.

Or, j'avoue ne pas comprendre pourquoi le besoin de savoir — celui qui „attire l'âme moderne vers la science“ — est quali-

fié de „logique“, tandis que l'épithète de „psychologique“ est réservée au besoin de croire — à ce besoin „qui porte l'âme moderne vers la foi“. — Et pourquoi ne serait-ce pas le besoin de croire qui serait logique, et le besoin de savoir qui serait psychologique? Car „logique“ est de la raison, et „psychologique“ est de l'âme; mais la raison est-elle une chose ici, et l'âme en est-elle une autre là? Ou bien la raison n'est-elle qu'une faculté, ou un instrument, donc une partie de cet ensemble de facultés, de ce tout indivisible qui est l'âme, et se peut-il que quelque chose soit „logique“, s'il n'a commencé par être „psychologique“? ¹⁾

Posons donc en principe que le besoin de savoir et le besoin de croire, que la science et la foi sont également psychologiques, si elles sont également besoins de l'âme humaine, et également logiques, si la science est née de l'insuffisance de la foi, et si, au terme de la science, la foi renaît de l'insuffisance de la science. Car si l'âme humaine, d'abord ignorante, a commencé par croire, et si, s'étant bientôt aperçue que la foi ne suffisait pas à satisfaire sa native curiosité, elle a demandé cette satisfaction à la science; si, enfin, la faillite philosophique de la science l'ayant persuadée que son salut n'était pas encore là, l'âme humaine est revenue à la foi, — pour osciller éternellement, sans doute, de la science à la foi et de la foi à la science, — qu'est-ce à dire, sinon que le besoin de savoir après le besoin de croire est aussi „logique“ que le besoin de croire après le besoin de savoir, et qu'en somme, ces deux besoins n'en font qu'un, qui s'appelle l'éternelle curiosité, ou, si vous aimez mieux, l'activité éternelle de l'esprit humain?

Et ainsi, la conciliation cherchée, „dans une synthèse supérieure“, ne serait-elle pas trouvée déjà, et est-il encore nécessaire de pousser plus loin l'investigation?

* * *

Oui, parce qu'une affirmation qui n'est pas un axiome n'apporte pas avec elle sa démonstration et son évidence, et parce que, si convaincu que l'on soit, *a priori*, de ce qu'on croit être une vérité, on le sera bien davantage encore, et les autres aussi,

¹⁾ *L'âme* est ce qui nous fait penser, entendre, sentir, *raisonner* (Bossuet).

si l'on s'en fournit à soi-même de convaincantes preuves. Ici, l'état „psychologique“ exige une action „logique“ préalable. Et c'est ce qui justifie la question à laquelle j'entreprends de répondre.

Commençons par écarter — en la réfutant, cela va sans dire — une objection, peut-être plus spécieuse que sérieuse, faite à la possibilité de cette conciliation par un des esprits les plus redoutablement logiques dont s'honore la pensée humaine : Ferdinand Brunetière. Cet intrépide champion de la foi catholique, — pour qui la parole biblique *sunt plures mansiones in domo Patris* devait être une hérésie, — contestant tout d'abord qu'il puisse jamais y avoir de „religion naturelle“, ni de „religion personnelle“, ni de „religion sans autorité“, parce que l'histoire nous apprend qu'il n'y en a jamais eu, en conclut que toute religion, pour en être une, doit poser „à son point de départ la nécessité, la vérité, la réalité du surnaturel“. Pourquoi ? Parce que „religion commence en quelque sorte au point précis où s'arrête la connaissance naturelle“¹). Le naturel est donc le domaine de la science, et là s'exerce notre logique ; mais le domaine de la foi est ce „surnaturel“ où il paraît que notre „psychologie“ se meut à l'aise et d'où notre „logique“ est exclue impitoyablement.

Je crains que, voulant détruire la „fâcheuse équivoque“ qu'il prétend qui résume le livre d'Auguste Sabatier, *les Religions d'autorité et la Religion de l'esprit*, Ferdinand Brunetière ne la remplace par une autre, et que ce qu'il appelle le „surnaturel“, il ne faille l'appeler plus simplement l'„inconnu“. Sans doute, „il y a dans le monde plus de choses que notre philosophie n'en saurait atteindre“, et c'est une façon, je ne sais s'il faut dire plus grandiloquente ou plus naïve, d'avouer que nous ne savons pas tout et que notre science a encore beaucoup à nous apprendre ; mais ce que nous ignorons encore, quel besoin, ou quel avantage y a-t-il à le situer, pour ainsi parler, hors de la nature, et à le baptiser „surnaturel“ ? Il n'y pas de surnaturel, il n'y a que de l'inconnu, et il ne faut pas qu'un mot, qui a malheureusement survécu à l'idée fausse et à la notion erronée dont il était l'ex-

¹) Brunetière : *Questions actuelles (La fâcheuse équivoque)*.

pression, nous fasse prendre le change sur la réalité des choses.

Mais soit le „surnaturel“ : la conciliation cherchée devient aussitôt impossible. Car le naturel et la science sont deux choses, le surnaturel et la foi en sont deux autres, et il est non seulement interdit aux unes d'empiéter sur le domaine des autres, mais encore elles ne le sauraient, parce qu'elles n'ont entre elles aucune „commune mesure“, et il est aussi chimérique de les „réconcilier“ que de les „opposer“. On ne peut avoir un pied dans la science et l'autre dans la foi, et ce sont deux maîtresses qu'on ne peut servir ensemble. On ne peut pas davantage emprunter à l'une des armes contre l'autre. „Ce sont, dit Claude Bernard, des domaines séparés, dans lesquels chaque chose doit rester à sa place. C'est la seule manière d'éviter la confusion et d'assurer le progrès dans l'ordre physique, intellectuel, politique et moral.“

On insiste, et l'on prie de remarquer que, s'il ne saurait y avoir de principe d'autorité dans la science, qui repousse la révélation, la religion, qui l'exige et s'y fonde, ne saurait se passer d'autorité. „Une religion, c'est un dogme et c'est une autorité, et quand elle ne sera plus ni une autorité ni un dogme, elle ne sera plus une religion¹⁾.“ Et l'on ne raisonne ainsi, et l'on ne conclut ainsi que parce qu'on a affirmé l'existence du surnaturel et qu'on en a fait le domaine exclusif de la foi. Mais remplaçons le surnaturel, qui n'existe pas, que notre raison réprouve, qui n'est qu'une conception extravagante d'une imagination dévoyée, par l'inconnu, qui existe, par le mystère, qui est réel, par l'au-delà, qui s'impose à la brièveté de nos moyens d'investigation ; si nous accordons — et comment ne l'accorderions-nous pas ? — que la quantité d'inconnu diminue de tout ce dont s'augmentent la quantité du connu et le patrimoine de la science, qui ne voit que tout ce que la science arrache au mystère, tout ce qu'elle dérobe de ses secrets à l'éternelle Isis, toujours voilée et toujours énigmatique, loin d'en tirer des arguments contre la religion, elle y trouve de nouveaux motifs d'admirer l'universelle harmonie, de se prosterner devant l'inconcevable toute-puissance, de donner de

¹⁾ Brunetière : *loc. cit.*

l'univers une interprétation toujours plus religieuse? Parce que, donc, quelques enthousiastes ont parlé, en termes peut-être insuffisamment mesurés, de la „religion de la science“, comme d'autres de la „science de la religion“, il ne faut ni crier au scandale, ni prétendre qu'on joue sur les mots de „science“ et de „religion“. Le savant religieux existe, lui aussi, — et c'en est une espèce singulièrement respectable, — celui qui n'aborde pas sans tremblement les régions inexplorées, les *terræ incognitæ* de la création, le *Deus absconditus* qui, pourtant, laisse tomber du haut de son mystère ces consolantes paroles: „Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé.“ Et je ne conteste pas qu'un Pascal ait jamais pensé „qu'il y eût la même piété dans le labeur qui l'acheminait à la découverte des lois de l'équilibre des liquides, et dans les effusions de reconnaissance que lui inspirait le miracle de la Sainte-Epine“; je constate seulement que Pascal, savant, n'était qu'un écolier auprès d'un Pasteur, et je conteste que, s'il vivait aujourd'hui avec la science d'un Pasteur, il pût croire encore, comme en 1656, au miracle de la Sainte-Epine. Mais un Pasteur, croyant, a pu s'écrier, comme un Pascal: „Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie“, et écrire cette profession de foi, dont il est toujours bon de se souvenir et de s'inspirer: „Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini. La métaphysique ne fait que traduire au dedans de nous la notion dominatrice de l'infini. La conception de l'idéal n'est-elle pas encore la faculté, reflet de l'infini, qui, en présence de la beauté, nous porte à imaginer une beauté supérieure? Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie moderne, sinon dans la notion de l'infini devant laquelle tous les hommes sont égaux?“

Je ne pense pas, il est vrai, que nos modernes démocrates, — je veux dire surtout certains d'entre eux, — dans l'application comme dans l'affirmation de leurs principes, s'embarrassent beaucoup de la notion de l'infini, si même elle a jamais effleuré leurs cerveaux; mais je dis qu'une telle humilité convient parfaitement.

à la science, et qu'il vaut mieux tenir ce langage que de s'écrier, avec un autre savant, qu'on reconnaîtra sans doute à cette affirmation catégorique: „Il n'y a plus de mystères!“

* * *

Le Mystère! l'Inconnu, peut-être l'Inconnaissable, que sais-je? — le *Deus absconditus*, l'Isis voilée, l'Etre suprême qui se refuse, la Substance primordiale qui nous échappe, la Cause efficiente, que notre esprit conçoit, mais à laquelle nos forces insuffisantes ne peuvent remonter . . . Il faut être présomptueux et ignorant comme certains libres penseurs de ma connaissance pour prétendre que cela n'existe pas et qu'il n'y a pas là de quoi fonder tout ensemble la Science et la Religion.

S'il y a une certitude, c'est ceci: Dieu existe, si vous voulez bien donner au Mystère ce nom qui est de toutes les langues, parce que la notion — ou le sentiment — qu'il exprime est de toutes les intelligences — ou de tous les cœurs.

Dieu existe.

D'ailleurs, ne demandez ni où, ni comment, ni depuis quand, ni pourquoi. Et défiez-vous de ceux qui s'offrent à vous l'apprendre, qui vous assurent qu'ils ont vu Dieu face à face, que Dieu leur a parlé, que Dieu les a pris par la main et admis à son conseil.

Dieu existe: cela suffit. Qui me le dit? Ma conscience, instruite par l'insuffisance même de ma science.

Mais il est des hommes à qui leur conscience dit que Dieu n'existe pas, qu'il n'y a pas de mystère.

Cela prouve seulement ou que ces hommes se croient plus savants qu'ils ne sont et que leur présomption passe leur science, ou qu'ils sont incomplets et qu'il leur manque un sens: le sens de l'infini. Quiconque n'a pas le sens, quiconque n'a pas éprouvé la sensation directe de l'infini, quiconque, en présence du ciel étoilé, ne s'est pas abîmé dans une songerie sans limites et n'a pas reçu au cerveau et au cœur le choc de l'infini du temps, de l'espace et de la création, celui-là n'a pas en soi de quoi concevoir le mystère, de quoi croire en Dieu. Ceux-là devraient s'en taire. Pourquoi faut-il, hélas! que ce soient précisément ceux qui en parlent le plus, pour en dire . . . ce

que vous savez? L'aveugle qui nie les couleurs prouve non pas que les couleurs n'existent point, mais qu'il manque de l'organe capable de lui manifester leur existence. Les savants immodestes n'ont jamais infirmé la réalité du mystère; l'existence des athées n'a jamais rien prouvé contre l'existence de Dieu.

Voilà le fait: Dieu existe. Dieu sollicite l'esprit humain à le chercher. S'il y a une „science de Dieu“ qui s'appelle, je crois, la théologie, elle a eu jusqu'ici l'imprudence, l'inconséquence, le tort grave de supposer connu l'objet qu'elle devait se proposer de connaître, de lui attribuer des caractères de fantaisie tirés et amplifiés de l'humaine nature, et sur cette prétendue connaissance de Dieu se sont fondés des théocraties, des dogmatiques, des moyens de gouverner les hommes et les consciences. C'est pourquoi la théologie n'est guère plus aujourd'hui une science qu'au temps de Descartes, qui mettait, comme incompatibles, la science et la philosophie d'un côté, la religion de l'autre, et qui, admît-il même le mystère d'une révélation, concluait à la vanité de toute discussion sur le mystère: „Je révérais notre théologie, et prétendais autant qu'aucun autre à gagner le ciel; mais ayant appris, comme chose très assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mon raisonnement, et je pensais que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il était besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, et d'être plus qu'homme¹⁾.“

C'est que la théologie est une chose, et que la religion en est une autre. Les religions sont des élans vers le Mystère, des efforts vers l'Absolu, des tâtonnements dans l'ombre, des battements d'ailes vers la lumière, d'avides regards vers la lucarne ouverte sur la Vérité éblouissante, d'ardentes aspirations vers la Liberté irréductible, des balbutiements, des bégaiements éternellement imparfaits, misérables ébauches d'un Verbe éternellement parfait. Nul ne contestera, j'espère, — non pas même, s'ils sont sincères, les libres penseurs les plus intransigeants, — que rien soit plus légitime, plus conforme à la nature humaine que cette

¹⁾ *Discours de la méthode*, I, 11.

avidité de sonder le Mystère, de connaître Dieu. Donc, rien de plus légitime, rien de plus naturel, rien de plus humain que les religions. Il faut vraiment avoir l'esprit bien peu philosophique pour condamner cette curiosité admirable qui pousse l'homme à échafauder ces gigantesques hypothèses, les religions, qui, à défaut de l'observation et de l'expérience directes, sont les seuls moyens qu'il ait d'approcher un peu du But infini. Les jansénistes avaient raison, qui professaient que la connaissance de Dieu est la science des sciences, et que celles-ci ne devraient être que des moyens d'arriver à celle-là. Nul ne peut prétendre qu'il a l'esprit philosophique, si, s'enfermant dans une science particulière ou, ce qui revient au même, dans toutes les sciences ensemble, il se contente de leurs conclusions respectives et n'aspire pas à les combiner en cette conclusion unique et définitive : la Cause première, Dieu.

Le vrai savant est celui qui adore¹⁾ le Mystère, celui qui croit en Dieu. Le plus savant, ou celui qui a le plus de chances de le devenir un jour, est le plus profondément religieux.

Si les religions se bornent à être des hypothèses, plus ou moins scientifiques, aspirant à la Cause première, des élans, plus ou moins directs, vers l'Etre suprême, elles sont et il faut les féliciter d'être des manifestations du plus impérieux comme du plus noble de nos besoins : la soif de connaître, source de toute perfection, condition de tout progrès. Si les religions n'avaient jamais été que cela, elles auraient été d'incomparables bienfaits. Si elles pouvaient le devenir un jour, — et je prétends que c'est là qu'il faut chercher la „conciliation“ rêvée, — elles auraient droit à tant de reconnaissance, qu'il n'y aurait plus d'ingrats, c'est-à-dire d'incrédules.

* *

Mais le malheur a voulu que, au lieu de se contenter d'être des moyens relatifs de connaître l'Absolu, — Dieu, — les religions aient toujours prétendu être des moyens absolus d'imposer au Relatif — l'homme. Avides de connaître le grand Mystère, ce

¹⁾ Je conserve à ce mot son sens étymologique de „tourner son visage vers“, *adorare*, contempler, en y comprenant le sentiment spécial que suppose toute contemplation, toute adoration.

qui les rendait éminemment respectables, elles ont cru y arriver par de petits mystères, — les dogmes, — où leurs ailes se sont engluées et qui ont, dès l'abord et pour longtemps, paralysé leurs essors.

Voici la nuit qui tombe. La chambre s'obscurcit. Fermez, par surcroît, les volets et tirez les rideaux. N'y voyez-vous pas plus clair? Pourtant, vous devez le croire. C'est un dogme.

Il gèle à pierres fendre. Votre poêle vient de s'éteindre. Ouvrez, par surcroît, la fenêtre. N'avez-vous pas plus chaud? Pourtant, vous devez le croire. C'est un dogme.

Un et un sont deux, un et deux sont trois. Cela satisfait votre raison. Un égale trois, et trois ne sont qu'un. Il faut le croire, quoique cela choque votre raison, bien plus, parce que cela la choque. *Credo quia absurdum*. C'est un dogme.

„Il est évident, dit Pierre Bayle, que les choses qui ne sont pas différentes d'une troisième ne diffèrent point entre elles; c'est la base de tous nos raisonnements, c'est sur cela que nous fondons tous nos syllogismes, et néanmoins la révélation du mystère de la Trinité nous assure que cet axiome est faux. Inventez tant de distinctions qu'il vous plaira, vous ne montrerez jamais que cette maxime ne soit pas démentie par ce grand mystère.“

Le bon sens, la raison, la justice, la charité, le cœur lui-même — celui qui a ses raisons que la raison ne connaît pas — nous ordonnent catégoriquement de faire le bien et d'engager autrui à le faire, de fuir le mal et d'en écarter autrui. C'est le fondement même et l'aboutissement de la morale. Qui soutiendrait le contraire, vous le diriez insensé ou criminel. „Et cependant, dit Bayle, notre théologie nous enseigne que Dieu ne fait rien qui ne soit digne de ses perfections, lorsqu'il souffre tous les désordres qui sont au monde, et qu'il lui était facile de prévenir.“

Ainsi, selon l'expression de l'Eglise même, le dogme nous est donné „pour nous être une occasion de scandale“, et si c'est une hérésie que d'y succomber, il ne nous reste plus qu'à abdiquer notre intelligence et notre cœur entre les mains de la théologie.

„Une religion, c'est un dogme, et c'est une autorité.“ Une „autorité“, cela impose. Une grande force a gouverné et gouverne encore le monde: c'est l'autorité. Au moyen âge, la méthode d'autorité, au nom d'Aristote, des Ecritures, des Pères de l'Eglise, a dominé la science et la philosophie. Au dix-septième siècle, au nom des anciens, d'Homère et de Virgile, de Sophocle et d'Euripide, d'Horace et de Quintilien, elle a dominé les lettres. L'autorité est d'abord partout. Dans la famille, elle donne au père droit de vie et de mort sur ses enfants et sur ses esclaves. Dans l'Etat, elle donne au roi et au prêtre même pouvoir sur les sujets et les ouailles. Dans l'Eglise catholique, elle s'appelle la révélation, dans l'Eglise protestante, la Bible. Toute la religion est fondée sur l'autorité. Le christianisme est une manifestation de Dieu dans l'histoire. Et toute histoire suppose l'autorité de témoins qui en attestent la vérité.

Mais l'esprit humain est autonome, et autonomie et autorité sont forces contraires. Lorsque, depuis longtemps endormi, l'esprit s'éveille, la première chose qu'il fait, c'est de demander à l'autorité ses titres et la preuve qu'elle est raisonnable. Et s'il la trouve coupable d'injustice et de déraison, il s'y dérobe. Et l'on a la Réforme, la Révolution française, le Romantisme. Toute autorité finit par être soumise au contrôle de la raison. L'autorité, selon sa véritable notion, ne saurait être que relative.

L'autorité humaine, soit. L'homme est essentiellement imparfait et borné; pourquoi son autorité le serait-elle moins que lui? Mais Dieu est infini et parfait. L'autorité divine, manifestée par la révélation et cristallisée dans les dogmes, est parfaite et infinie. Ici expirent les droits et le pouvoir de l'humaine raison. La religion est fondée sur l'autorité divine. Elle est d'origine et d'institution „surnaturelle“, infaillible dans son enseignement, inattaquable dans son principe. Dès lors, il faut le répéter, la „conciliation“ est impossible. Elle le restera tant que la religion s'enfermera, prétendue inexpugnable, dans la citadelle des dogmes et de l'autorité.

* * *

Mais ce n'est pas seulement dans le terrain religieux que germe, croît et s'épanouit la flore austère des dogmes. Il y a,

chose étrange, des dogmes philosophiques ; il y en a, chose plus étrange encore, de scientifiques. L'esprit humain a un tel besoin de certitude, que, là où la nature des choses ne la lui donne pas, il la crée lui-même, de toutes pièces, par ces hardies conceptions de l'imagination qu'on appelle des hypothèses, qu'on admet pendant un temps comme l'expression de ce qui pourrait ou devrait être, qu'on finit par considérer, lorsque rien ne les a infirmées ni, d'ailleurs, confirmées, comme l'expression de ce qui est, comme la Vérité.

En philosophie, il y a des préférences d'opinion, des consentements plus ou moins universels, si l'on peut dire, à certaines affirmations ou négations, à certaines conclusions regardées comme conquêtes définitives, et qui s'harmonisent mieux que leurs contraires avec les tendances, les aspirations, les caractères, le génie des races ou des époques. Il y entre une certaine dose de croyance, compatible, d'ailleurs, avec l'usage de la raison et de la méthode scientifique. Ce sont des dogmes, plus extensibles, peut-être, ou moins rigides que les dogmes religieux, mais qui n'aboutissent pas moins fatalement à l'empire des esprits et des consciences. Ils acquièrent ainsi une incontestable autorité et finissent par former, pris ensemble, comme un corps de doctrine, comme un credo philosophique, comme une orthodoxie spirituelle, qui a nécessairement, dès lors, ses hérétiques. Là aussi, comme dans l'Eglise, *oportet hæreses esse*.

La croyance à une cause première, à une pensée et à une volonté supérieures, créatrices et directrices de l'univers ; le but de cette création ignoré, mais certain ; la nature humaine définie par la faculté de concevoir toutes les formes de l'idéal, réservée à une fin supérieure, douée d'une personnalité indestructible, assez libre pour s'affranchir, si elle le veut, du déterminisme universel, donc responsable et soumise au châtement et à la récompense ; l'absolu de la morale ; l'impératif catégorique ; l'obligation pour l'homme d'atteindre toute la perfection dont il est capable ; l'absolu du beau, juge suprême de toutes les beautés relatives — voilà un ensemble de dogmes philosophiques, non reçus d'une révélation, mais conseillés, suggérés ou imposés par la raison, auquel on a donné le nom de „spiritualisme“.

Or, telle est la puissance, je dirai même la tyrannie des dogmes, qu'aujourd'hui encore il n'est pas moins impardonnable d'être hérétique en philosophie que de l'être en religion. Le spiritualisme, c'est l'orthodoxie philosophique. Les spiritualistes ont une bonne presse. Être ou seulement se dire spiritualiste, — sans savoir toujours exactement ce que c'est, — c'est se décerner un certificat d'honorabilité, de distinction intellectuelle, de bonne vie et de bonnes mœurs. Là-devant s'ouvrent à deux battants les portes de tous les salons où l'on „pense bien“ — „Comment donc! Monsieur est spiritualiste? C'est exquis! Prenez la peine de vous asseoir. Henriette, ma fille, fais la révérence à Monsieur.“

Les matérialistes, au contraire, ont une mauvaise presse. Un matérialiste, ça ne vit que pour la matière, que pour les plus basses jouissances. Ça ne croit à rien. Ça blasphème. Ça n'a ni la conscience ni les mains nettes. Ça ne met pas de gants. Ça ne sait pas se tenir dans le monde. — „Comment! Monsieur est matérialiste? Quelle horreur! Henriette, monte à ta chambre! Et vous, Baptiste, reconduisez Monsieur.“

Or, voici ce que c'est que l'esprit et la matière.

L'esprit n'est pas de la matière, et la matière n'est pas de l'esprit. L'esprit est une chose, et la matière en est une autre.

Quelle chose et quelle autre? Nous ne savons pas.

Nous ignorons encore profondément l'essence de la matière et l'essence de l'esprit. Il se peut, d'ailleurs, que ces termes ne correspondent à aucune réalité, et qu'il n'y ait rien qui mérite d'être appelé esprit par rapport à la matière ou matière par rapport à l'esprit.

C'est pourquoi il y a des spiritualistes et des matérialistes. Il faut bien que les hommes bâtissent des systèmes, échafaudent des hypothèses et fondent des dogmatiques sur ce dont ils sont absolument incertains.

Enfin, il y a des dogmes scientifiques: ce sont ces vérités provisoires, temporaires, intuitions ou hypothèses, fruits mal mûrs d'une observation nécessairement partielle et d'une expérience forcément insuffisante, qu'on admet faute de mieux, et qui, en attendant, gouvernent la science. Dogme, autrefois, l'immo-

bilité de la Terre au centre de l'univers; dogme, aujourd'hui, le mouvement qui emporte le système solaire vers la constellation d'Hercule. Dogme, autrefois, le cristal de la voûte céleste; dogme, aujourd'hui, l'infinité des mondes et la pluralité des mondes habités. Dogme, autrefois, le phlogistique; dogme, hier, la multiplicité des corps simples; dogme, aujourd'hui, l'unité de la matière. Quel dogme remplacera, demain, celui du transformisme, de l'évolution et de la sélection des espèces? Et êtes vous bien sûrs que nous n'allons pas voir reflourir celui de l'anthropocentrisme? Car les caractères des êtres et des choses n'ont, peut-être, qu'une fixité relative, et la science n'est peut-être ainsi qu'un éternel devenir, qu'un phénix sans cesse occupé à renaître de ses cendres. La vérité scientifique d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier, et elle n'est pas assurée de demeurer celle de demain. La science ne nous révèle nulle part le fond des choses, mais seulement leurs apparences phénoménales. Elle nous dit: „Voilà, présentement, ce que nous savons“, et ce „présentement“ fait qu'elle devrait plutôt dire: „Voilà ce que nous croyons.“ Il y en a qui disent: „Voilà ce qu'il faut croire.“ Tel est le dogmatisme scientifique. Dirai-je qu'il n'est ni moins varié ni moins tyrannique que le dogmatisme philosophique et que le dogmatisme religieux? Je ne suis, du moins, pas loin de le penser. Beaucoup de savants n'ont pas la science modeste, et ne la rendent ni humaine ni aimable.

Or, de quelque catégorie qu'il soit, religieux, philosophique ou scientifique, — pour ne rien dire du littéraire ni de l'esthétique, qui n'ont rien à faire ici, mais qui n'en existent pas moins, — le dogmatisme me paraît être le plus sérieux obstacle à la „conciliation“ qui fait l'objet de la présente recherche. Impossible — je l'ai déjà constaté — quand c'est la religion et la foi qui opposent à la science leur irréductible *non possumus*, la conciliation le sera bien davantage encore quand la science et la philosophie prendront à l'égard de la foi et de la religion la même attitude, et quand chaque armée se retranchera, sans en vouloir sortir, au delà de ses fossés et derrière ses remparts. Il faut commencer par déclarer la guerre au dogmatisme. Le dogmatisme, quel qu'il soit, voilà l'ennemi.

Mais le dogmatisme, lui aussi, a ses ennemis, et qui ne datent pas d'hier. Le libéralisme philosophique — au temps où la philosophie était libérale — a commencé par attaquer le dogmatisme théologique, l'ancêtre de tous les dogmatismes. Puis, quand la philosophie est devenue, à son tour, dogmatique, le libéralisme scientifique a attaqué, à son tour, le dogmatisme philosophique — ou métaphysique — et le dogmatisme religieux, — et ç'a été le beau temps du positivisme.

„Par la nature même de l'esprit humain, dit Auguste Comte, chaque branche de nos connaissances est assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents: l'état *théologique* ou fictif, l'état *métaphysique* ou abstrait, enfin l'état *scientifique* ou positif. C'est la „loi des trois états.“

* * *

Le positivisme s'est donc institué à la fois l'accusateur, le juge et l'exécuteur de l'„état métaphysique“ et de l'„état théologique“, et je constatais, au début de cette étude, qu'il a tenté, mais sans succès, la „conciliation“. C'est une histoire qui vaut la peine d'être rappelée, surtout pour l'inattendu de sa conclusion.

Qu'est-ce que le positivisme?

La physique, la chimie, l'astronomie, la physiologie sont des sciences „positives“, parce qu'elles reposent sur des faits positifs, indubitables, dûment et définitivement — du moins elles s'en flattent — acquis.

La philosophie, la métaphysique, la théologie ne sont pas des sciences positives, parce qu'elles reposent sur des conceptions individuelles, sur des hypothèses personnelles, sur des probabilités, sur des intuitions, sur des fantaisies de l'imagination. Autant dire que ce ne sont pas des sciences.

Le positivisme est la protestation des sciences positives contre celles qui ne le sont pas. C'est la négation de toute philosophie, de toute métaphysique, de toute théologie. C'est la science s'instituant elle-même, par une contradiction singulière, quoique bien humaine, philosophie, métaphysique et religion.

Dans son discours de réception à l'Académie française, où il remplaçait le positiviste Emile Littré, Pasteur avouait n'avoir

trouvé rien de bien nouveau dans le positivisme, et que ce n'était autre chose que le scepticisme, celui de Voltaire, à moins que ce ne fût celui de Montaigne ou de Pyrrhon. Pasteur n'y voyait pas très clair. Le scepticisme d'autrefois n'est pas celui d'aujourd'hui. Il a évolué. Un sceptique comme Montaigne, qui, d'ailleurs, était assez ignorant des sciences, les révoque toutes en doute, même les mathématiques, qui sont la certitude même. Un sceptique comme Auguste Comte se place à un tout autre point de vue: il oppose les sciences à la philosophie. Il trouve en elles un criterium infaillible pour distinguer les questions insolubles de celles qu'on peut résoudre. Il regarde et élimine comme inaccessible et, donc, inutile tout ce qui échappe à la vérification expérimentale. Il ne connaît et n'applique que trois procédés: l'observation, l'expérience et le calcul.

Pour le vrai positiviste, la science positive est le creuset où s'élaborent les mœurs, les idées, les destinées de l'humanité future. Elle sera l'institutrice de nos fils et de nos petits-fils. Elle donnera aux hommes tout ce qu'ils peuvent espérer non seulement dans l'ordre réel, mais encore dans l'ordre idéal. Elle suffira à entretenir la vie du cœur et de l'imagination. Elle ouvrira à la pensée, à l'art, à la poésie d'assez vastes horizons. Elle assurera la paix sur la terre en y réalisant la justice et l'amour. Elle domptera les pires instincts, elle élèvera les plus basses natures, elle conduira l'humanité au bonheur. Voilà ce que croient ceux qui ont la „foi scientifique“. Encore des dogmatiques, à leur manière, qui n'est, d'ailleurs, pas mauvaise.

Et je ne voudrais pas que l'on crût que, parlant ainsi, je me moque d'eux, ou que, pensant ainsi, ce sont eux qui se moquent. Si leurs prétentions peuvent paraître singulièrement exagérées, ils ne les jugent point telles, et ils ne se doutent aucunement qu'ils errent en pleine utopie, comme de simples philosophes, métaphysiciens ou théologiens. Mais il faut préciser leur pensée.

Au premier rang des fins que poursuit le positivisme figure la félicité sociale. Par tous les moyens, il recherche le perfectionnement matériel, intellectuel et moral. Il a voulu d'abord, pour guérir le mal du siècle, dont souffrit si cruellement le ro-

mantisme, organiser la société au double point de vue moral et intellectuel, établir un nouveau „pouvoir spirituel“ qui assurât l'unité de la croyance et de l'enseignement nationaux; „réconcilier le cœur et la raison, la science et l'amour“, fonder une religion „procédant d'une inspiration sociale“, la Religion de l'Humanité; accroître, au fur et à mesure des conquêtes de la science, la moralité et la félicité individuelles et collectives, voilà, dans ses grandes lignes, le programme social d'Auguste Comte. On l'en croira sans doute lui-même quand il écrit:

„La création de la sociologie complète l'essor fondamental de la méthode positive, et constitue le seul point de vue susceptible d'une véritable universalité, de manière à réagir convenablement sur toutes les études antérieures afin de garantir leur convergence normale sans altérer leur originalité continue . . . Sous un tel ascendant, nos diverses connaissances réelles pourront donc enfin former un vrai système, assujetti, dans son entière étendue et dans son expansion graduelle, à une même hiérarchie et à une commune évolution, qui n'est certainement possible par aucune autre voie . . . L'indispensable harmonie entre la spéculation et l'action est ainsi pleinement établie . . .“

Et, sans doute, ces lignes ont, plutôt que d'être écrites en bon français, l'air d'avoir été mal traduites de l'allemand fédéral; mais si elles signifient quelque chose, c'est que la science sociologique, fille de la méthode positiviste, assurera l'harmonie sociale et le bonheur de l'humanité.

GENÈVE

JULES CARRARA

(A suivre)

